

« And what is anti-Zionist ? It is the denial to the Jewish people of a fundamental right that we justly claim for the people of Africa and freely accord all other nations of the Globe. It is discrimination against Jews, my friend, because they are Jews. In short, it is anti-Semitism. »¹

Martin Luther King Jr
Letter to an Anti-Zionist Friend
Saturday Review XLVII (August 1967)

«En vérité, je vous le dis, par pitié et fraternité de pitié et humble bonté de pitié, ne pas haïr importe plus que l'illusoire amour du prochain, imaginaire amour, mensonge à soi-même, amour dilué, esthétique amour tout d'apparat, léger amour à tous donné, et c'est-à-dire à personne, amour indifférent, angélique cantique, théâtrale déclaration, amour de soi et quête d'une présomptueuse sainteté, vanité et poursuite du vent, dangereux amour mainteneur d'injustice, d'injustice par ce trompeur amour fardée et justifiée, ô affreuse coexistence de l'amour du prochain et de l'injustice, stérile amour qui au long de deux mille ans n'a empêché ni les guerres et leurs tueries, ni les bûchers de l'Inquisition, ni les pogromes, ni l'énorme assassinat allemand, ô affreuse coexistence de l'amour du prochain et de la haine. O vous, frères humains, vous qui pour si peu de temps remuez, immobiles bientôt et à jamais compassés et muets en vos raides décès, ayez pitié de vos frères en la mort, et sans plus prétendre les aimer du dérisoire amour du prochain, amour sans sérieux, amour de paroles, amour dont nous avons longuement goûté au cours des siècles et nous savons ce qu'il

vaut, bornez-vous sérieux enfin, à ne plus haïr vos frères en la mort. Ainsi dit un homme du haut de sa mort prochaine. »

Albert Cohen

O vous, frères humains

« L'israélite maigre, grêle, chétif, rasant les murs et qui à travers les paupières lance un regard torve et méfiant est une légende qui appartient au passé. Aujourd'hui le juif est gros. Il porte la tête haute, a une panse ostentatoire et occupe le haut du pavé. [...] Tout ça irrite. »

Eça de Queiros (1845-1900) diplomate et écrivain portugais (1880)

Introduction

*L'antisémitisme, un mal de plus en plus
ordinaire*

L'antisémitisme ordinaire

Réservoir de tous les archétypes ancrés dans l'inconscient collectif de l'humanité, de tous les préjugés et idées préconçus, suscitant allègrement démonisation et idéalisation, rejet et envie, l'antisémitisme ordinaire catalyse toutes les formes d'antisémitisme, de l'antijudaïsme chrétien à l'antisémitisme pseudo-scientifique du début du siècle dernier, de l'antisémitisme génocidaire pendant la seconde guerre mondiale à l'antisionisme virulent d'aujourd'hui. Conjuguant toutes les passions et fantasmes collectifs, levain des élans les plus irrationnels, il réunit tous les visages.

L'antisémitisme était rationalisé en système politique et idéologique, en théorie pseudo-scientifique. Il est aujourd'hui proche d'une pulsion, du ça, de l'affect. Il trouve sa source dans un réservoir inconscient de stéréotypes, de programmations mentales, dans un système de représentations héritées de l'histoire. On comprend alors aisément pourquoi il est si difficile de le désagréger, en dépit d'une législation de plus en plus sévère et répressive. Il rôde dans les coulisses de la pensée, se cache honteusement dans les silences. C'est une force chaotique, irrationnelle qui se nourrit de mystifications collectives tapies dans l'inconscient comme une odieuse bête qui a besoin de fulminer contre l'ennemi, l'Autre, l'être différent, le bouc-émissaire. Il réactive la violence et le sacré, il est une pulsion de haine et de rejet.

Il n'a plus rien à voir avec cet antisémitisme politique qu'on a connu au XXe siècle ni avec l'antijudaïsme historique même s'il les cristallise tous deux. Il est en fait le nerf d'une guerre souterraine, sous-jacente qui se terre dans les tréfonds, les territoires incongrus de la psyché humaine et qui prend des visages

pervers qui se déguisent. Il est clownesque, burlesque, bouffon, ridicule, écœurant, aberrant et toujours aussi irrationnel mais l'interdit qui le censure le rend parfois plus imprévisible et dangereux que jamais. Il peut resurgir à n'importe quel moment, dans un déferlement de haine succombant au pire. Quand il approche, c'est comme une force brute qui dérape. Et le lynchage explose, avec sa meute endiablée qui saute sur sa proie solitaire et vulnérable. La répression sévère qui le sanctionne fait sourdre une violence sur laquelle on a posé le couvercle mais qui peut éclater à n'importe quel moment et nous apparaître tout à coup d'une sauvagerie insoupçonnée.

Il se permet régulièrement des débordements outranciers, avec des propos incendiaires qui révèlent, tel un volcan, toute la haine enfouie qui sommeillait dans l'attente, qui couvait dans une marmite. Il est quotidien, mesquin, un rien parfois taquin, il stigmatise et rejette arbitrairement sous le couvert de la plaisanterie ou de la moquerie. Il est en ces temps de crise, dans les banlieues, un mal ordinaire, presque banalisé qui n'est pas nocif tant par son intensité que par sa redoutable contagion.

En ces temps de luttes idéologiques exacerbées, l'antisémitisme est polymorphe, global : il regroupe pêle-mêle les adeptes d'un antisionisme arabo-musulman visant à démontrer l'existence d'un complot « américano-sioniste » dirigeant le monde, les militants écologistes et d'extrême gauche contestataires cédant trop facilement à la victimisation palestinienne et rassemblant tous les nouveaux exclus de la mondialisation autour d'un même ennemi : le sionisme et l'impérialisme américain. Au nom d'un humanisme douteux qui pourfend l'oppression, l'injustice et la ségrégation, cette nouvelle mouvance désigne une seule victime, la victime palestinienne.

Cette vision manichéenne enflamme les passions et nourrit grâce à Internet une mondialisation dangereuse de l'antisémitisme. Encouragée par les compagnes BDS (Boycott-Désinvestissement-Sanctions), campagne de boycott des produits issus d'Israël, par des manifestations pro-palestiniennes qui

affichent des slogans nazifiant Israël, elle met le feu au poudre dès qu'un conflit israélo-palestinien survient. Sur les banderoles, les Israéliens en bloc sont systématiquement associés à des colons racistes et fascistes. C'est une véritable guerre psychologique qui se met en branle, une machine à créer de l'antisémitisme sur le plan international.

Le visage de l'antisémitisme, à l'ère du confusionnisme et de la dérive sémantique a un visage parfois difficile à identifier : c'est un antisémitisme nouveau, hétéroclite, imprévisible, larvé, difficile à circonscrire, qui se cache parfois derrière le masque de la bienséance et au détour d'une phrase anodine révèle son caractère excluant et xénophobe. Quand on entend dire « ces gens-là », en désignant une communauté particulière, quand on dit « vous » au lieu de dire « tu », « toi », pour s'adresser à un être singulier, quand on associe systématiquement les Juifs de France à Israël avant de les considérer comme Français, on est au seuil d'un danger qu'on a parfois peine à comprendre. Loin d'une recherche de l'altérité, on sombre insidieusement vers une forme de rejet discriminatoire. Mais quand on demande « pourquoi ces gens-là ? », l'interlocuteur répond compatissant, presque la larme à l'œil : « Mais je ne suis pas antisémite ! » « Alors, c'est quoi ? » « Je suis juste...! » Et confondu de honte, bafouillant en silence, il ne peut plus répondre. Parce qu'il est pris tout à coup dans l'étau de ses contradictions. C'est une force obscure qui ne sait plus ce qu'elle est, qui ne sait plus se reconnaître, qui n'a plus les mots pour se dire.

Aujourd'hui, l'antisémitisme est comme une Bête qui rumine dans son coin ou fait semblant de dormir, il est étouffé mais n'a pas disparu. Il se révèle plus subtilement, en filigrane, il est plus latent mais il est bien là. Une chose est sûre, il n'est pas mort. Il se promène la tête baissée. Il est un peu timide et honteux, peu sûr de lui mais il sillonne comme une lame de fond.

Viendra-t-on un jour à bout de ce mal séculaire qui, de l'antijudaïsme chrétien à l'antisionisme virulent d'aujourd'hui n'a cessé de se réincarner et nous montre

enfin peut-être son vrai visage ? Son unique visage qui met à nu l'Homme, dans sa vie ordinaire, dans son fascisme quotidien presque naturel, et son besoin viscéral inconscient de désigner l'Autre, celui qui est différent de soi comme un bouc-émissaire, de trouver un coupable, un responsable extérieur à ses propres échecs, carences, écueils, bref à ses propres maux. Un racisme universel, presque intrinsèque, un besoin qui défie les siècles, le besoin irréductible de fuir sa propre responsabilité et de s'en remettre à l'unique coupable, l'Autre.

Comment ne pas comprendre alors l'antisémitisme et le racisme en général comme une grande déformation du réel qui est signe de mauvaise santé mentale, comme la négation de l'Autre au point de l'accuser d'être à l'origine du malaise ambiant et de son propre malaise ? C'est alors que dans les moments de crise comme la nôtre, l'Autre, l'étranger qu'il soit juif, rom, arabe, noir, victime de toutes les projections mentales, devient une sorte de défouloir, un exutoire vers lequel convergent toutes les frustrations et les colères, une sorte de « soupape », qui, avec la bénédiction du groupe et son cortège de réactions primitives, va libérer son fiel et sa haine. C'est là qu'il gît sournoisement, c'est là qu'il est tapi, le monstre. Alors prenons garde !

L'antisémitisme qui prévaut au début du XXe siècle en France et en Europe procède à une dangereuse inversion des valeurs. L'antisémite entend faire porter à sa victime le fardeau de la culpabilité. Il veut prouver aux yeux de tous que sa victime est responsable des maux qu'elle attire, que la haine dont elle est l'objet est le résultat de ses actes et de son attitude. Il fait de sa victime un bourreau en quelque sorte et la haine que l'antisémite nourrit, celle que son fantasme alimente, à l'encontre de la raison, est le produit d'une déformation du réel, d'une inversion des valeurs, d'une dangereuse perversion.

En faisant de sa victime un bourreau, l'antisémite ne comprend pas qu'il est son propre bourreau, qu'il est à lui-même son propre théâtre d'abjection et d'avilissement et qu'il creuse sa propre tombe. A-t-on jamais vu un procès qui

condamne l'agressé et absout l'agresseur, qui fasse même insidieusement de la victime le bourreau de son bourreau, de l'agressé l'agresseur de son agresseur ? Nous sommes dans une étrange inversion de valeurs, étrange perversion qui vise à faire le procès de l'agressé, qui légitime l'injustice et qui cherche à absoudre l'agresseur. C'est la victime désignée coupable aux yeux de tous, c'est le plus souvent le fardeau de l'innocent qui doit se taire et porter l'anathème à la place d'autres, eux bel et bien coupables mais qu'on ne regarde même pas, tant leur mal nous paraît ordinaire, c'est la clarté qu'on affuble des pires obscurités, que d'innombrables projections mentales viennent brouiller à jamais. Oh que les préjugés sont nocifs !

Bien souvent, pour les victimes de ce faux procès, avec ses juges fictifs mais terriblement actifs et ces avocats inexistantes, cette haine surprend tant elle paraît irrationnelle et invraisemblable. Bien souvent, les victimes restent intactes malgré toute l'injustice qu'elles subissent, tous les maux dont elles sont affectées et même si elles sont souvent traumatisées par la haine irrationnelle qui se déverse sur elles et qui les ronge en secret. Pourquoi sont-elles si fortes ? Si souverainement fortes, presque indestructibles, impassibles et fortes, certaines de leur vérité et de leur supériorité aussi. Tout simplement parce qu'elles savent dans leur for intérieur que le problème n'est pas en elles mais bien dans le cœur de l'antisémite.

Je me souviens à ce sujet d'une anecdote que m'avait raconté ma grand-mère et qui illustre bien cette odieuse inversion de valeurs. Chaque fois qu'elle me narre cette histoire, elle en a les larmes yeux. Ma grand-mère habitait un petit village d'Alsace dans les années trente, elle ne devait pas avoir dix ans et sa famille qui était nombreuse comme toutes les familles de l'époque avaient l'habitude d'accueillir une fois par mois un homme tout habillé de noir, portant une redingote et un chapeau noir. Il s'appelait Monsieur Blum. Il passait chez tous les gens du village avec une immense valise qui contenait des sous-vêtements, des chaussettes et des petits pulls- over. C'était essentiellement des

vêtements pour les enfants. Sa mère faisait la commande, tandis qu'il lui montrait les différents articles, les différentes pièces. « Ce bonhomme-là, me disait-elle avec une vive émotion, c'était pour nous le Père Noël, il déballait ses trésors devant nous, nous apportait des bombons, des sucettes, il nous gâtait, Monsieur Blum, c'était notre bonheur. Il était tellement gentil, tellement honnête, on l'aimait au village. C'est pour ça, racontait-elle, quand les nazis sont arrivés en 40 et que j'ai vu écrit sur une banderole, à l'entrée du village *Die Juden sind unser Unglück !, Les Juifs sont notre malheur !*, je n'ai pas compris, j'étais une petite fille et je ne comprenais pas comment cet homme qui était mon bonheur pouvait représenter le malheur. Je trouvais ça terriblement injuste, incompréhensible, c'était un mensonge, le contraire de la vérité. » Elle a su plus tard que Monsieur Blum avait été gazé à Auschwitz comme tant d'autres. Ses parents profondément antinazis étaient sur la liste des expulsions du village, tandis que mon grand-père, alors étudiant à l'Université de Strasbourg fuyait l'Alsace pour rejoindre Clermont-Ferrand en zone libre, devenir résistant et traducteur pour l'Armée américaine.

Comment expliquer le fait qu'Hitler put si aisément mettre en place la Solution finale, comment expliquer le silence coupable de beaucoup d'institutions qui se sont soumises aux injonctions nazies, le mutisme du Pape Pie XII, alors que dès 1942, il savait tout sur l'extermination secrète des Juifs d'Europe en Pologne ? Comment les citoyens d'Europe et plus précisément ceux d'Allemagne pouvaient-ils ne pas voir ce qui se passait sous leurs yeux, tous ces convois de déportations qui emmenaient des milliers de gens vers l'Est et qu'on ne revoyait jamais ?

Où est la cause ? Doit-on chercher la cause du mal dans l'établissement d'un système totalitaire, d'une machine de mort implacable contre laquelle on ne pouvait rien et qui a conduit des millions d'hommes et de femmes dans les chambres à gaz ou plutôt dans l'Homme lui-même, dans les couches les plus

profondes de la psyché humaine ? L'antisémitisme ordinaire ne serait-il pas lui aussi à l'origine de la grande catastrophe ? Cet abandon viscéral à la violence pogromiste, cette terrible lâcheté humaine, ce sadisme complice, cette adhésion passive, ce refus de voir la monstruosité en face, cette invraisemblance du mal sur laquelle les nazis comptaient, convaincus que la monstruosité de leurs forfaits était trop importante pour qu'on puisse y croire, que l'anéantissement des traces de leurs crimes leur assurait la suprématie du mal n'ont-ils pas été aussi d'autres agents de la Shoah ?

Comme le dit si bien Albert Einstein : « The world is a dangerous place, not because of those who do evil but because of those who look on and do nothing. »¹A ce titre, il faut se souvenir aussi du combat de Jan Karski², résistant polonais, messenger dans le monde libre, mandaté par deux émissaires juifs, un sioniste et un leader du Bund pour rendre compte aux Alliés de l'extermination des Juifs d'Europe. Lorsque Jan Karski rencontra Felix Frankfurter, juge de la Cour suprême des États-Unis, juif et figure-clé de la communauté juive américaine et qu'il lui raconta ce qu'il avait vu, dans le ghetto de Varsovie et dans un camp de transit qu'il considérait à tort comme le camp de Belzec, ce dernier lui rétorqua : « Je ne vous crois pas ! ». L'ambassadeur qui était aux côtés de Jan Karski durant l'entretien reprit le juge en affirmant nerveusement : « Felix, Jan Karski n'est pas un menteur ! Il l'a vu de ses propres yeux. »³. Saisi d'un malaise grandissant, le juge se leva et répondit en faisant des gestes de rejet avec ses mains : « Je n'ai pas dit qu'il mentait. J'ai dit que je ne le croyais pas. Ce sont deux choses différentes. Mon esprit et mon cœur sont faits de telle manière que je ne peux pas accepter cela. Non ! Non ! »

C'est l'éternel problème auquel il est difficile de répondre tant il montre aussi la difficulté humaine à se figurer et à appréhender le mal à l'œuvre, la volonté inconsciente de s'en préserver en le niant, en le fuyant, en l'écartant de soi pour s'épargner la douleur de s'y confronter.

Sans vouloir céder à un moralisme douteux qui stigmatiserait tous ceux qui sont restés dans le silence et qui ne sont pas intervenus pour tenter de stopper cette gigantesque machine de mort, la récente polémique qui oppose Claude Lanzmann et Yanick Haenel⁴ au sujet du comportement des Alliés pendant la seconde guerre mondiale, a le mérite de susciter nombre d'interrogations qui restent sans véritables réponses. Comment expliquer le paradoxe que soulève l'attitude de Roosevelt durant l'entretien avec Jan Karski, le 28 juillet 1943, son besoin si pressant de connaître l'organisation de la Résistance polonaise dans les moindres détails, son souci impérieux de lui assurer que la Pologne ne serait pas abandonnée par les Américains et son silence sur le récit de Karski décrivant l'extermination des Juifs d'Europe ? Comment comprendre après-coup cette pusillanimité face à l'horreur quand il faut la combattre à tout prix, cette réticence à nommer, à mesurer l'urgence et la gravité de la situation, à réaliser que seule une entreprise d'envergure pourrait sauver ceux qui pouvaient encore être sauvés ? Le monde libre était-il prêt, préparé à entendre un drame qui n'avait pas d'équivalent dans l'Histoire de l'humanité ? Était-il possible pour un cerveau humain de concevoir de telles atrocités ?

Outre le fait qu'il était très difficile d'intervenir, même si les Juifs n'occupaient qu'une position marginale à l'époque et que les sauver ne représentait pas un intérêt, une priorité stratégique pour les Alliés, comment expliquer que tous ceux qui furent informés du rapport Karski n'aient pas tout entrepris pour alerter la conscience internationale et créer une gigantesque mobilisation générale à la hauteur de l'ampleur du massacre, à la mesure d'une extermination sans précédent au cours de l'Histoire de l'humanité ? Dans la perspective de beaucoup d'Américains, le sauvetage des Juifs d'Europe équivalait à de tels efforts sur le plan militaire, politique, administratif qu'il eût fallu s'armer d'un courage herculéen pour venir à bout de tous les obstacles, pour bousculer les lois d'immigration et accueillir ainsi en masse les réfugiés politiques.

Je suis souvent horrifiée par la dimension catastrophiste de l'antisémitisme, par la répugnance qu'il inspire et l'horreur qu'il a fomenté sous les yeux avertis de la communauté humaine. Et savoir aussi que ce mal se réincarne toujours sous une autre forme sans jamais disparaître, qu'il n'a pas d'antidote, qu'aujourd'hui encore la menace d'un holocauste nucléaire pèse sur Israël, sur un peuple qui n'a cessé d'être menacé existentiellement ne fait que renforcer mon aversion.

Jean Paul Sartre, dans *Réflexions sur la question juive*⁵, cite Richard Wright, l'écrivain noir, qui affirme au début des années 50 : « Il n'y a pas de problème noir aux États-Unis, il n'y a qu'un problème blanc. » Cette phrase est d'une troublante actualité. Et de reprendre un peu plus loin : « Nous dirons de la même façon que l'antisémitisme n'est pas un problème juif, c'est notre problème. Puisque nous sommes coupables et que nous risquons d'en être, nous aussi les victimes, il faut que nous soyons bien aveugles pour ne pas voir que c'est notre affaire en premier chef. Ce n'est pas d'abord aux Juifs qu'il appartient de faire une ligue militante contre l'antisémitisme, c'est à nous. »

Il semble que près de soixante ans après, ce texte peut résonner comme une sommation à ne pas oublier que nous sommes tous concernés par l'antisémitisme, que ces problèmes ne relèvent pas seulement de la répression de la législation française, de la responsabilité des pouvoirs publics ou du contrôle des associations juives. Si l'antisémitisme est un suicide moral pour l'humanité qui nous a plongés aux confins de la mort et des ténèbres, il convient de ne pas le banaliser. Il est notre problème à tous et nous devons tous faire pour le combattre.

Si l'histoire nous a montré et nous montre encore que la violence et la haine peuvent devenir une possession collective, nous devons tout faire pour la neutraliser. C'est notre responsabilité à tous.